

Dossier réalisé par **Valentin Dauchot**

### À savoir

L'Homme se considère depuis des millénaires comme une espèce supérieure, un animal doté de facultés exceptionnelles et uniques – comme la parole et la raison – qui bénéficie à ce titre d'un statut privilégié.

Pourtant, depuis plusieurs années, cette prétendue supériorité de l'homme sur l'animal ne cesse d'être remise en question. Portés par des auteurs comme Sue Donaldson, Will Kymlicka ou plus récemment Aymeric Caron, les "Antispécistes" se font une place de plus en plus importante dans le débat philosophique et politique où ils défendent bec et ongles l'idée que tous les êtres vivants doivent être traités avec les mêmes égards. L'Université libre de Bruxelles (ULB) consacra dès février quatre "cours" à cette question, donnés par le chercheur américain Justin E.H. Smith.

■ La place de l'Homme au sein du monde animal a toujours agité les esprits.

■ De février à mai, l'ULB consacra un cycle de cours à ce sujet complexe.

■ Entretien avec le professeur Justin Smith.

# L'Homme, un animal comme les autres ?

### Bio express

► **Imprimer le CV de Justin Smith** serait un scandale environnemental. Le chercheur américain qui enseigne l'histoire et la Philosophie des Sciences à l'Université Paris VII depuis 2013, affiche un Curriculum académique de... 23 pages ! Le genre de document totalement proscrit lors d'un entretien d'embauche, qui compile soigneusement les dizaines de publications consacrées par M. Smith à l'histoire de la philosophie et notamment à la question animale. Le chercheur – dit-on à l'ULB – parle dix langues, dont le sanscrit – et analysera lors de quatre séances de cours l'évolution historique de la place accordée à l'animal dans la formation des sociétés humaines. Extraits de notre (long) entretien.



D.R.

*“Je me demande si d'autres espèces ont le même orgueil que l'Homme. Si les anguilles, par exemple, se considèrent comme l'espèce la plus évoluée grâce à leur capacité à communiquer avec le courant électrique.”*

“Il y a 10 000 ans, les animaux étaient nos égaux”

#### Où commence notre relation à l'animal ?

Le point de départ est le suivant : nous ne savons pas vraiment ce qu'est un animal. Nous en parlons comme si c'était quelque chose de très clair, mais en réalité, on ne sait pas. Si vous essayez d'expliquer à quelqu'un ce qu'est un lion, c'est assez simple, car c'est un animal relativement facile à antropomorphiser. Mais si vous devez le faire avec une méduse, c'est déjà beaucoup plus compliqué. Sans même parler de l'Homme lui-même.

#### Qu'en est-il de l'Homme justement ? S'est-il un jour considéré comme “un animal comme les autres” ?

Avant la révolution agricole – il y a environ 10 000 ans – les chasseurs-cueilleurs avaient un rapport tout à fait différent à cette question. L'homme et l'animal faisaient partie d'une même communauté. Ils n'étaient pas limités par des frontières entre les espèces. Les animaux étaient nos parents, ils étaient considérés comme nos égaux.

Avec la révolution agricole et l'arrivée du pastoralisme, de la domestication, on a commencé à percevoir les animaux non plus comme nos égaux, mais comme nos subordonnés. Et depuis, l'Homme estime qu'il y a une différence entre lui et tous les autres animaux. Il se voit comme un être à part et trouve toute une série de justifications pour expliquer cet abîme ontologique. L'élément le plus fréquemment évoqué est le fait que l'Homme soit le seul animal rationnel. Nous sommes dotés de raison et d'une capacité de langage qui reflète cette raison intérieure. C'est l'apanage de l'homme et donc, ce qui nous différencie de tous les autres animaux.

Avec Aristote, l'Homme devient un animal politique

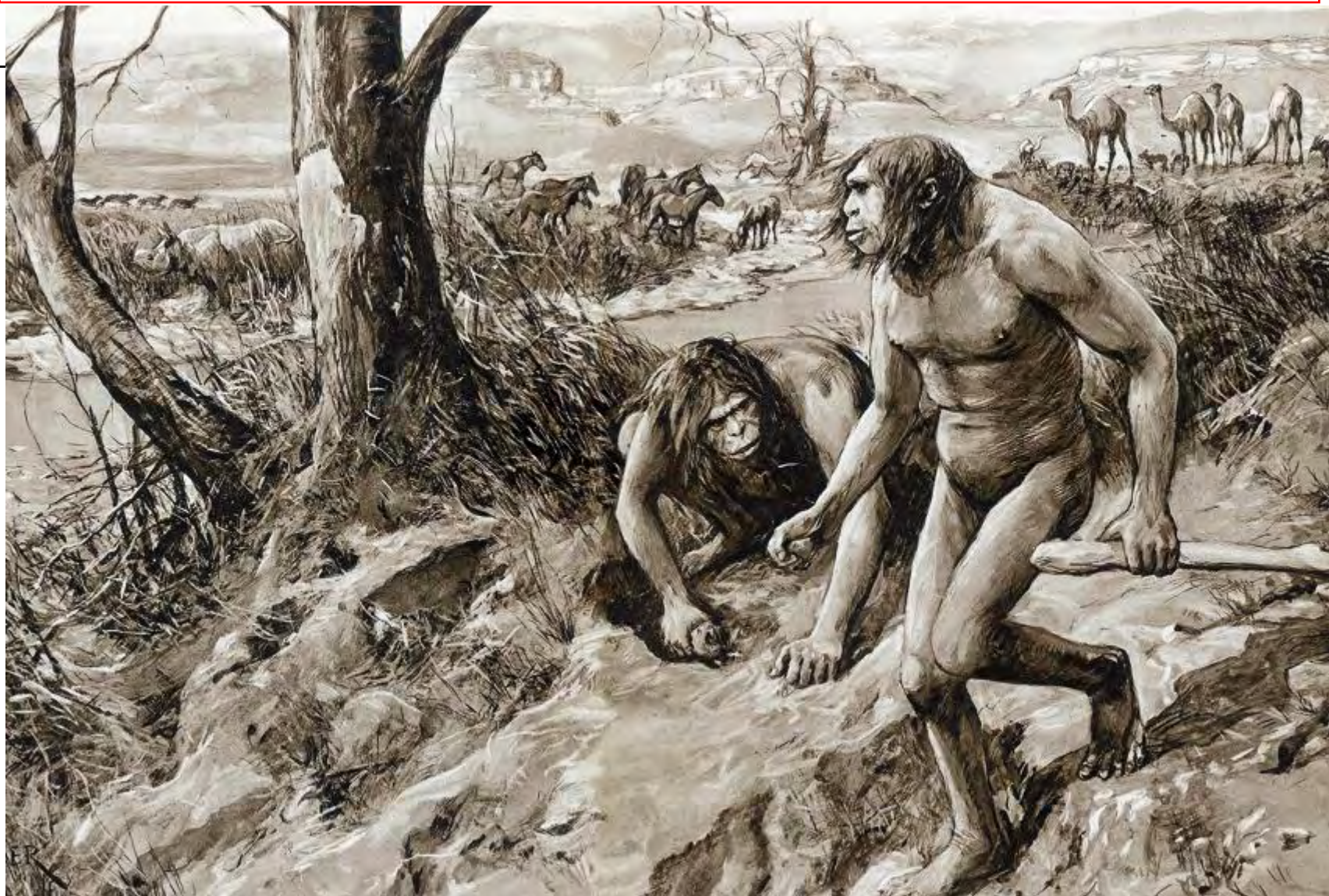
#### Vous en arrivez directement à la Grèce Antique, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.C.

Oui, à l'époque d'Aristote qui définit l'Homme comme “un animal politique”. Pour lui, c'est le fait de vivre dans la Polis – la ville, la société – qui confère à l'Homme sa singularité et qui lui permet de ne pas s'inquiéter des autres animaux. L'être humain se distingue des animaux par cette dimension politique, philosophique que l'animal ne possède pas. Dans sa conception, la philosophie, la morale ne peuvent dépasser la frontière de l'espèce. Même s'il reconnaît des contacts avec le monde animal et qu'il considère la chasse comme une forme de guerre. Il est intéressant de noter qu'en dehors des sacrifices rituels, on ne consommait jamais de viande dans la Grèce antique. Il y avait une autre proximité avec l'animal.

#### Comment cette vision évolue-t-elle ?

Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Homme se construit en opposition à l'animal mais considère que les animaux sont en quelque sorte comme nous, qu'ils ont une âme, sans pour autant être dotés de raison. Le terme “animal” vient d'ailleurs de “anima” qui signifie “âme”. Mais à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les animaux deviennent “des choses”. Jusqu'à une époque récente, les lois ne reconnaissaient pas les animaux comme étant détenteurs de droits, mais comme la propriété de quelqu'un.





REPORTERS/MARYS EVANS PICTURES

Avant la "révolution agricole" survenue il y a entre 10 000 et 12 500 ans, l'Homme considérait l'animal comme son égal.

## Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'approche utilitariste britannique

### On parle beaucoup d'antispécisme aujourd'hui, quand cette approche s'est-elle développée ?

Pour moi, l'antispécisme trouve son origine dans l'approche développée par les organisations de défense des animaux au XIX<sup>e</sup> siècle, qui étaient fortement inspirées par l'utilitarisme anglais. Pour les utilitaristes, et notamment Jeremy Bentham, les animaux ne sont pas nos égaux dans le sens où il leur "manque quelque chose". Ils ne peuvent pas faire comme nous, ils n'ont pas la même "capacité que nous". Ils sont par exemple incapables de construire une maison ou de conduire une voiture. En revanche, ils sont nos égaux quand il s'agit de ressentir la douleur. On conçoit donc une certaine égalité, les animaux sont comme nous mais en moins bons.

Raisonner comme tel rend difficile tout rapport juste à l'animal : une vache ou un dauphin n'ont aucune envie de savoir conduire une voiture, alors il est difficile de dire qu'il "leur manque quelque chose". J'ajoute qu'un dauphin et un chimpanzé sont "capables" de faire des choses très différentes. Et si je me retrouve sur une île déserte avec un chimpanzé, je me demande lequel de nous deux va le mieux se débrouiller. Si on prend la "capacité à construire ou à faire" comme critère, on risque de passer à côté de toutes sortes d'intelligences que nous ne sommes pas capables de détecter.

Depuis le XIX<sup>e</sup>, le monde anglo-saxon est fortement dominé par cette approche utilitariste. Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle que l'éthologie propose une alternative et développe l'idée que nous ne devons pas forcément comparer tout ce que nous sommes capables de faire. Qu'il ne faut pas forcément prendre l'humain comme point de référence pour toute chose.

## Puis-je manger mon chien au lieu de mon cochon ?

### Où en est-on aujourd'hui ?

Très récemment, les choses ont commencé à changer. On a vu émerger une théorie politique du droit des animaux. Pour la première fois depuis "La politique" d'Aristote, on intègre les animaux dans la "Polis", la ville. C'est prometteur, même si cette approche ne manifeste aucun intérêt pour le côté généalogique des choses.

### En quoi une analyse généalogique est-elle nécessaire ?

Selon moi, la philosophie des animaux telle qu'elle est conçue aujourd'hui ne peut pas réussir. On va toujours faire face à toute une série de contradictions : comment manger du porc tout en admettant qu'un cochon est tout aussi intelligent que son chien par exemple ? Si on reconnaît encore davantage les animaux en leur accordant des droits inaliénables, on ne va jamais pouvoir justifier leur consommation. Personnellement, je prône une approche plus nuancée de la question des rapports entre espèces animales. L'idée n'est pas de justifier la consommation de viande ou l'élevage industriel, ce n'est absolument pas le cas. Je suis contre le spécisme, l'idée que l'homme est à part, différent de toutes les autres espèces animales. Mais je voudrais apporter une critique à l'approche superficielle de certains de mes collègues. Pour une question aussi profonde, je trouve qu'il faut développer une approche comparée. Analyser l'évolution de notre rapport aux animaux.

## Et demain, si on revenait aux chasseurs-cueilleurs ?

### Quelles sont vos conclusions personnelles ?

Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, on tuait les animaux mais on les percevait comme égaux. On accordait un certain statut moral aux animaux, une certaine égalité, ce qui n'empêchait pas de les chasser pour les besoins de l'alimentation mais cela impliquait une certaine conduite. Il existe encore aujourd'hui des sociétés dans lesquelles on continue à appliquer une vision du monde naturel dans laquelle la frontière entre social et naturel n'est pas du tout claire, en Amazonie notamment. Des sociétés où les autres espèces, animales et végétales font partie de la communauté dans son ensemble. Le fait de chasser et tuer l'animal ne veut pas dire que l'on doit automatiquement prendre une distance ontologique avec ces animaux, mais ça, on l'a oublié avec le temps.

### Vous prônez une sorte d'approche intermédiaire en quelque sorte.

Exactement. On ne va jamais trouver la bonne distance entre l'Homme et l'animal. Pour trouver la bonne distance, il faut se tourner vers le passé et développer un nouveau modèle. Accepter qu'on est impliqué dans un cycle de violence et arrêter de rêver qu'on peut échapper à cela. Une autre question m'intéresse : la recherche effectuée ces dernières années sur la physiologie des plantes, qui envisagent la possibilité que l'abîme ontologique qui subsiste entre les animaux et les plantes est elle aussi erronée. Si l'on suit ce raisonnement, on reconnaît que les plantes sont elles aussi des êtres vivants avec leur intérêt, leur intégrité et leur statut moral. Le problème, c'est que si on suit ce raisonnement, on est foutus, car on ne peut plus manger ni les animaux, ni les plantes.